

Rêver d'un rêve

Field of Dreams de Phil Alden Robinson

Michel Beauchamp

Denys Arcand

Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

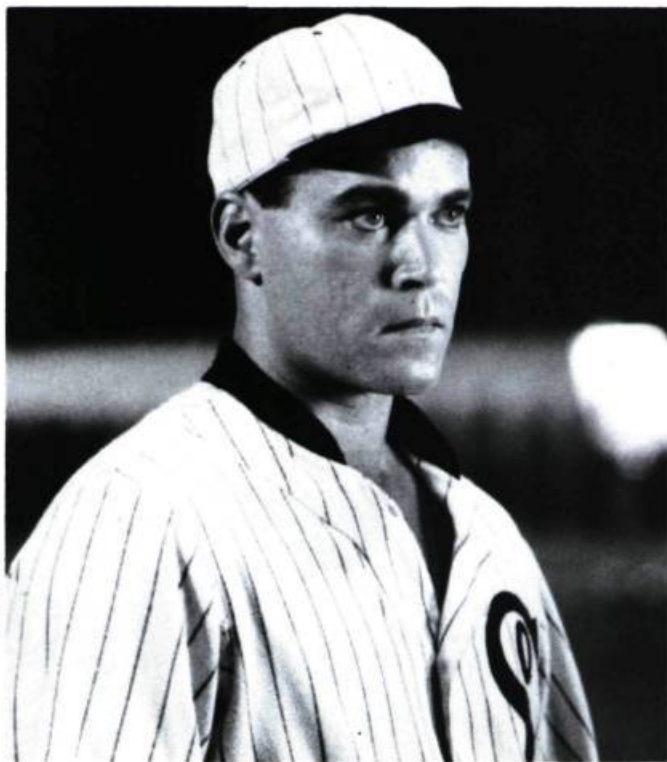
[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, M. (1989). Review of [Rêver d'un rêve / *Field of Dreams* de Phil Alden Robinson]. *24 images*, (44-45), 102-102.

FIELD OF DREAMS

DE PHIL ALDEN ROBINSON



Le fantôme du légendaire
joueur de baseball
Shoeless Joe Jackson
(Ray Liotta)

Par vagues surgit parfois, incompréhensiblement, une série de films au thème commun. Pourquoi le baseball, soudain? Est-ce le dernier refuge du héros américain à échelle humaine, porteur de valeurs subsistantes d'une nation que Reagan n'aurait pas convaincue de son *rebirth*? Il reste que trois de ces films (ceux que j'ai vus) accusent sans détour les valeurs républicaines, sans forcer la note mais avec une conviction qui s'apparente à un mouvement concerté, issu de l'industrie cinématographique dirait-on. Car il ne s'agit pas de cinéma indépendant mais de films produits dans des conditions tout à fait adéquates, selon les critères habituels de l'industrie, sans provocation.

C'est Barry Levinson qui ouvre donc le match avec *The Natural*, film tout de même bêtifiant auquel on associa trop vite *Bull Durham* avec Kevin Costner, très beau film cette fois, et quelques autres. Quant à *Field of Dreams*, avec le même Costner, il n'a besoin d'aucune référence pour exister et révéler tout ce qui en fait le prix : sa plénitude, la générosité de son univers romanesque émaillé d'humour et de crédulité. Le tout assorti d'une critique sociale aussi pénétrante qu'adroite, sans prêcher.

Les principes moteurs du film sont le rêve et la nostalgie qui agissent comme révélateurs d'une Amérique sans doute perdue à jamais, comme sont évanouis la noblesse d'origine du sport national, les illusions du rêve hippie, l'espoir d'un pays juste et égalitaire. L'intelligence du film est de prendre à contre-pied la notion de rêve, fondement de la psyché américaine, et d'en désigner aujourd'hui le seul lieu viable : dans le fantasme pur, comme si, déjà écroulé, on ne s'avisait même plus de le réaliser. Car l'objet du rêve est ici immatériel, entièrement projeté dans le passé (on

ne rêve jamais d'avenir), d'où que la nostalgie apparaisse comme seul refuge d'humanité, paradis perdu de la culture et du progrès. Une nostalgie agissante donc, qui sous ses dehors naïfs, en poussant à l'extrême sa logique du désir, indique à la fois l'immanence et le déclin absolu de la fonction du rêve américain. Son inspiration divine est même un peu dévoyée par la présence de l'orateur céleste, le bon docteur Graham qu'incarne Burt Lancaster, un ange mais aussi un homme.

Qu'on en juge. Petit fermier au bord de la faillite, ancien *flower child* militant, Ray Kinsella (le patronyme du personnage est le même que celui de l'auteur de *Shoeless Joe*, roman dont est tiré le film) entend une voix qui lui intime de raser son champ de maïs pour y ériger un stade de base-ball. Soutenu par sa femme, envers et contre ses créanciers, il s'attelle à la tâche mû par l'instinct de Jeanne d'Arc. De son champ devenu stade désert surgira un panthéon fantôme de héros du base-ball, avec à leur tête Shoeless Joe Jackson, joueur légendaire du début du siècle. La voix continue de le guider, lui fournit la clé pour retracer les élus. Il part à la rencontre d'autres visages du passé tel l'écrivain noir Terence Mann (le personnage est inspiré de J.D. Salinger, l'auteur de *L'Attrape-cœur*, héraut de la culture des années 60)

que le destin de son pays a renvoyé dans l'oubli. Ils se lancent ensemble à l'assaut d'un rêve démesuré celui — si étroit en regard de leur fol espoir d'avoir voulu transformer l'Amérique — de ressusciter l'équipe de Shoeless Joe, joueur mythique d'un sport qui cimentait la nation avant de lui servir d'expédient. Et pourquoi donc? Pour rien vraiment, ou alors pour connaître la béatitude, être catapulté dans une autre dimension, ni paradis ni réel.

Field of Dreams ressemble à un doux trip de hasch, une drogue inoffensive qui fut naguère subversive. Et ce n'est certainement pas un petit film parce qu'il fait siennes trop de leçons de cinéma (on pense à du Capra, un Capra vaincu), que la maîtrise de sa construction et de son filmage est constamment discrète. C'est une fluidité que le cinéaste semble avoir acquise sans effort dès ce deuxième long métrage, qui vient narguer, sans bravade et à seule force de sensibilité, une industrie du rêve monnayable. ●

FIELD OF DREAMS

États-Unis 1989. Ré. : Phil Alden Robinson. Scé. : /Ph. : John Lindley. Mont. : Ian Crafford. Mu. : James Horner. Int. : Kevin Costner, Amy Madigan, James Earl Jones, Burt Lancaster. 105 min. Couleur. Dist. : Universal